

paix européenne, notre nation a — et ce fut pour nous un long martyr — subi toutes les violences et toutes les oppressions, avec le consentement de l'Europe et, en premier lieu, de l'Italie ? Oui, de l'Italie, qui maintenant exprime son regret d'avoir, pendant une quarantaine d'années, supporté un demi-vasselage germanique et d'avoir laissé « s'implanter et se développer la domination étrangère dans nos instituts et dans nos établissements de production et s'introduire dans les organes mêmes de notre vie politique nationale ».<sup>1</sup>

L'Italie, en 1883, écoutait, patiente et résignée, les démonstrations austrophiles faites à Montecitorio, les discours austrophiles de Mancini, de Minghetti et de Finzi. Ce Finzi (retour des galères autrichiennes) proclamait en 1883, que « la vraie politique de l'Italie exige l'accord avec l'Autriche. C'est seulement par l'union avec l'Autriche que nous pourrions, disait-il, faire face à toutes les surprises de l'Europe ». (Nous, plus noblement et plus sincèrement nous dirions : C'est seulement par l'union avec l'Italie que nous pourrions faire face à toutes les surprises du germanisme). Et l'Europe aurait-elle aujourd'hui le droit de nous reprocher notre passivité, elle qui invoque maintenant comme un titre de gloire rétrospective d'avoir

<sup>1</sup> Discours du nationaliste Henri Corradini, à la Chambre de Commerce de Gênes. 27 Juillet 1916.